

JOURNAL D'UN HOMME PRIVE
DE COMMUNICATIONS
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, dimanche 16 août (1914)

Hier, il y a eu plusieurs escarmouches dans les environs de Tirlemont. Il est dès lors évident que les Allemands progressent à l'intérieur du territoire, malgré les nouvelles continuelles de victoires belges. Comme j'ignore absolument le plan stratégique et que, comme tout le monde, je ne sais même pas où se trouvent les troupes, je ne peux pas déduire s'il s'agit ou non d'un stratagème pour amener l'ennemi sur un terrain que lui sera défavorable ; toujours est-il que les Prussiens approchent de

Bruxelles, Tirlemont n'étant qu'à huit lieues (la distance entre Buenos Aires et Empalme de Pereira, par exemple) ...

Il semble également qu'une grande bataille a été livrée hier entre Français et Allemands, dans la province de Namur, ville où on a entendu, dès 2h30 du matin jusqu'à 6h du soir, la canonnade, qui a connu une recrudescence surtout entre trois et quatre heures. A Namur, on disait que les Allemands avaient tenté de franchir la Meuse et qu'on les avait repoussés avec de lourdes pertes.

Les mêmes personnes, qui apportent ces nouvelles, ajoutent que, à Namur, la plus complète confiance règne, tant parmi les civils que parmi les militaires, et elles racontent que, le vendredi après-midi, un aéroplane français a donné la chasse à un autre, allemand, qui survolait Boninne, sans

l'atteindre, parce que ce dernier *piqua* brusquement au moment critique. Un autre aéroplane allemand survola Namur, vers 6h du soir, et lâcha trois bombes dans le faubourg de Salzennes, deux sans causer de dommages corporels. Mais la troisième, qui tomba sur le nouveau pont, à très courte distance du tram, blessa mortellement trois personnes.

Hier, une autre bombe, lancée par un aéroplane allemand, tomba sur la gare de Namur, en détruisant le toit. (N.d.T.)

* * *

En quittant cet après-midi mon domicile, je rencontre à cent mètres de ma porte, au coin de l'Avenue des Ormeaux, un peloton de gardes civiques, qui se reposent et conversent, assis sur les bancs ou au bord des trottoirs. Etant donné que ces

citoyens armés, convertis à présent en troupe de ligne, circulent dans toute la ville depuis plusieurs jours, leur présence ne me surprend pas et je poursuis ma route quand une voix connue me hèle et, me retournant, je vois qu'un sergent s'approche de moi à grands pas :

- *Monsieur Payró, Monsieur Payró !*

C'est mon ami le jeune avocat Lucien Fuss, qui me dit qu'ils vont creuser des tranchées dans toutes les rues donnant accès à la ville et que l'Avenue Brugmann, à cet endroit précis, en abritera une d'importance, dont la défense est confiée à sa compagnie. La nouvelle ne me réjouit pas car, en cas de combat, ma petite maison, qui occupe un coin et dont les murs sont comme du carton, se trouvera forcément prise entre deux feux.

C'est ce que j'explique à Fuss, qui insiste gentiment pour que je me retire avec les miens

dans sa maison, située au centre d'Ixelles et à l'abri de toute contingence. Je le remercie de sa généreuse invitation, que j'accepterai si je suis réduit à la pénible extrémité de devoir abandonner mes livres et mes papiers, et je lui demande :

- *Mais qu'est-ce qui nécessite que l'on creuse ces tranchées ? Est-il donc vrai que les Allemands sont proches ?*
- *Non, non – me répond Fuss –, mais, étant donné que cela fait plusieurs jours que des combats se déroulent dans l'Est du Brabant, il n'est pas impossible qu'arrivent jusqu'ici des groupes de fugitifs affamés, qui tenteraient de pénétrer dans la ville et pourraient se livrer à des excès contre la population pacifique.*

J'achète les journaux à *Ma Campagne* et je vois que le communiqué officiel dit que les troupes de

cavalerie allemande, battues et repoussées précédemment, ont tenté, après deux jours de trêve, une offensive sur un autre point du front des troupes belges et que les masses de cavalerie ennemie, préalablement renforcées, se sont dirigées ce matin vers Wavre, en ayant essuyé sur le trajet le feu des postes avancés belges.

"Après quelques escarmouches sans importance", ajoute le communiqué, "l'offensive allemande a été complètement arrêtée".

Je finis par ne plus comprendre comment les Allemands, éternellement repoussés de toutes parts, gagnent peu à peu du terrain vers l'ouest, approchant chaque jour davantage de Bruxelles ...

Je me rends chez l'ingénieur Koettlitz, qui est revenu cette nuit en permission. Il me dit que, à Anvers, l'on travaille nuit et jour avec une véritable ardeur, en construisant des ouvrages supplémentaires

de fortification, laissés pour la dernière minute. La population se montre résolue et enthousiaste, et elle déborde d'indignation contre les Allemands, qui ont abusé de l'hospitalité, se livrant, sans distinction de classes sociales, à un espionnage continu, qui remonte à plusieurs années déjà mais qui a connu une recrudescence incroyable dans les derniers temps. Par ailleurs, la place est à présent en conditions de se défendre avantageusement et elle ne sera prise que par une puissante armée et, cela, après de longs mois de résistance. Il est, donc, fort probable que les Allemands ne s'y risquent pas, si Anvers ne leur est pas indispensable pour appuyer leur attaque contre la France ...

Quand je regagne mon domicile, à la tombée de la nuit, la tranchée est à moitié creusée : c'est un simple abri pour les tireurs, consistant en un fossé, dont la terre a été utilisée pour construire un parapet ;

quelques mètres devant, on a disposé une large barrière de fils de fer barbelés, entrecroisés et soutenus par quelques poteaux, barrière qui, moyennant le sacrifice de quelques hommes, peut disparaître en une minute, même sous une fusillade meurtrière.

Il ne peut donc pas s'agir que d'arrêter les maraudeurs.

Contrairement aux jours précédents, notre rue est bruyante durant toute la nuit. Les gardes civiques dorment sur le trottoir, à la belle étoile, au milieu de tas de paille, mais plus d'un fait les cent pas en papotant et ils se voient offrir par les voisins du café, des rafraîchissements, de la bière et l'une ou l'autre friandise, parce que, à sept heures, ils ont expédié une copieuse et savoureuse gamelle.

Il se passe la même chose dans toutes les tranchées.

* * *

L'envoyé spécial du quotidien *Le Peuple*, Monsieur Hambursin, raconte ce qui suit depuis Dinant, à la date d'hier (**N.d.T.**) :

"Des combats d'escarmouche se livrent depuis dix jours sur la rive droite de la Meuse, entre Yvoir et Anseremme.

"Ils n'empêchent pas les pêcheurs à la ligne de taquiner le poisson. (N.d.T.: passage non repris par Payró)

"Hier après-midi, un escadron de dragons français a été décimé dans le bois de Custinne.

"Des Allemands, postés des deux côtés de la route, canardèrent nos amis. Environ 80 restèrent sur le terrain. Les autres, à 23, arrivèrent vers 1 heure à Dinant. Ils ne paraissaient pas le moins du monde émotionnés et considéraient cela comme un simple incident.

"Le soir, je me promenais sur le quai de rive gauche, en face de l'hôpital, suivant les évolutions d'un aéroplane français, lorsque, tout à coup, vers 5h30, des coups de fusil, suivis du crépitement des mitrailleuses, se firent entendre du côté d'Anseremme.

"En même temps, le bruit courait qu'une forte colonne de uhlands descendait du Froidvaux. Il semble plutôt que ces cavaliers allemands venaient de la vallée de la Lesse, qui aboutit au pont d'Anseremme.

"Quant à la force ennemie, j'ignore encore ce qu'elle était, car il faut en rabattre des évaluations chiffrées des Dinantais, qui sont quelque peu Marseillais.

"Le feu persistant, je me décide à aller voir ce qui se passe. Je me dirige vers Anseremme, gardant la rive gauche. Deux ou trois coups de canon, très lointains, se font entendre ; ils indiquent que l'avant-garde ennemie approche.

"Cependant, au pont d'Anseremme, les mitrailleuses françaises continuent à cracher leur mitraille, balayant sans doute les Allemands qui se présentent devant le pont. J'étais arrivé à 600 mètres du lieu du combat, lorsque je reçois le baptême du feu.

"Un train de voyageurs venant de Givet passait. Les Allemands, postés dans les bois, sur le versant de la rive droite, tiraient dessus, juste à hauteur du point où je me trouvais, à une trentaine de mètres du remblai du chemin de fer. Les balles sifflaient au-dessus de ma tête. Je cherche un abri et j'en trouve un excellent : un homme qui me suit, porteur d'un matelas, le dépose à terre et nous nous abritons derrière. Mais le train ayant passé, le tir cesse. Il paraît que quelques balles ont troué les wagons, mais personne n'a été atteint.

"Cette alerte passée, je juge prudent de retourner sur mes pas et de regagner Dinant.

"J'y arrive vers 7 h. 30. J'apprends que l'attaque

du pont d'Anseremme a été repoussée et qu'il y a assez bien de blessés allemands couchés sur la route. Je ne sais pas exactement quel a été le nombre des pertes ennemies, mais peu importantes, sans doute, car il ne s'agit encore que de combats d'éclaireurs.

"Quant aux Français, dans ces petites escarmouches, ils ne perdent jamais un homme.

"J'avais retenu une chambre dans un hôtel de la rive droite, mais en voyant la situation, je crus prudent de ne pas passer la Meuse et de loger à l'Hôtel de la Gare, décidé à reprendre le premier train pour Bruxelles par Tamines, afin de mettre en règle mon passeport insuffisant. (N.d.T.: passages non repris par Payró)

"Je me levai à 5 h. 30 et j'allais déjeuner lorsque le canon se fit entendre, formidable.

"Je vais voir dans la cour ce qui se passe, lorsque j'entends les obus passer, avec un sifflement sinistre, à

10 ou 20 mètres au-dessus de moi pour aller éclater avec fracas sur la montagne, entre la gare et une villa, située à quelque cinquante mètres plus haut.

"Je déjeune cependant, en compagnie de M. Outer, professeur à l'athénée royal d'Ixelles.

*"Mais plusieurs obus étant tombés à 20 mètres de l'hôtel, dans la station, nous nous réfugions dans la cave, avec l'hôtelier, sa femme, ses enfants, un monsieur et quelques dames de Dinant **qui avaient cru prudent de venir passer la nuit ici.***

*"Bien nous en prend, car à peine sommes-nous dans les sous-sols qu'une bombe pénètre dans l'hôtel avec un épouvantable fracas, des débris de vitre **venant tomber jusque dans les escaliers de la cave.***

Ce fut pour moi, après le baptême d'hier, la confirmation du feu.

Quoique très impressionnés – on le comprendra – songeant aux nôtres, redoutant un incendie, nous

gardons notre sang-froid, M. Outer, l'hôtelier, le garçon et moi. Je continue à fumer tranquillement ma pipe, attendant avec résignation les événements (N.d.T.: passages non repris par Payró), tandis que les femmes pleurent et récitent à haute voix des " Ave Maria."

"Une vingtaine d'obus éclatent ainsi dans ce cercle dangereux, puis la voix du canon cesse. On n'entend plus que quelques coups de fusil.

"Nous décidons alors, M. Outer et moi, de quitter l'hôtel et de gagner la montagne.

"Nous longeons les maisons et nous nous dirigeons vers Bouvignes. Quelques balles venant des hauteurs de la rive droite, où se trouvent les éclaireurs allemands, sifflent encore à nos oreilles, et nous atteignons enfin, sains et saufs, un chemin privé qui conduit à la villa de M. Bernaert, un industriel gantois, actuellement en villégiature.

"Nous rencontrons des Français. Nous causons avec ces soldats. Ah ! quels caractères ! Quel calme ! Quelle confiance ! " Nous allons leur en envoyer des pruneaux ! Qu'ils viennent ! "– nous disent-ils. On les croirait à la fête !

"Nous quittons ces braves en leur souhaitant bonne chance et nous nous dirigeons vers le château. Nous allons nous mettre à un "point de vue" du parc pour voir ce qui se passe vers le pont de Dinant. Mais quelques balles égarées ayant sifflé autour de nous, nous croyons prudent de nous retirer et de poursuivre notre route vers Sommière. (N.d.T.: passages non repris par Payró)

"Il pouvait être alors 7 h. 30. A ce moment commença vers la passerelle de Bouvignes un feu nourri. Aux coups de fusil des Allemands ripostaient les flingots et les mitrailleuses françaises. Ce fut, sans intermittence, une pétarade soignée, tandis qu'au même

instant, quelques obus allemands s'abattaient dans la direction de Dinant et que l'artillerie française, placée sur les hauteurs de la rive gauche, ouvrait elle-même le feu.

"De la ferme de Meez où nous étions allés nous rafraîchir, nous dominions parfaitement le plateau qui s'étend sur les hauteurs de la rive droite par où se fait l'invasion allemande.

"Nous distinguons très clairement les routes que vont suivre bientôt les grosses masses ennemies, se déroulant en rubans blancs, de Ciney, Lisogne, Loyers, Evrehailles, vers la vallée, de même que les fonds de Deffé et autres chemins aboutissant au faubourg de Dinant.

"Nous apercevions aussi distinctement, les fantassins allemands s'éparpillant en tirailleurs dans la plaine pour se réfugier dans le petit bois de sapins d'où, à la lisière, ils tiraient sur les Français défendant la

passerelle de Bouvignes et dont les mitrailleuses ne cessaient de donner.

"Nous partons par Sommière vers Falaën.

"Et le canon tonne toujours.

"Que sera-ce tantôt, que sera-ce surtout demain ou après ? Car il ne s'agit encore ici que de combats d'éclaireurs, pas même d'avant-garde, je pense. Sur toute la plaine qui s'étend vers Lisogne, on ne voit pas encore de grosses masses d'ennemis. Mais l'avant-garde est proche et le gros de l'armée la suit. Qu'elle vienne !

"Avant de passer la Meuse – s'ils la passent – des milliers et des milliers d'Allemands joncheront le sol et les formidables forces françaises achèveront leur déroute !" (N.d.T.: passages non repris par Payró)

M. Hambursin

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (6)* », in LA NACION ; 23/11/1914.

PAYRO ; « . *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (7)* », in LA NACION ; 24/11/1914.

N.d.T. :

La partie relative au combat de Haelen a déjà été utilisée le 12 août.

Il s'agit de **Lucien Fuss** (1936-1940 et 1944-1946, année de son décès), qui sera directeur général du journal *Le Soir* pendant plusieurs années (notamment lors de l'invasion allemande, le 10 mai 1940).



« Sur ces marches il y a entre autres (...) Paul-Henry SPAAK et son cousin **Lucien FUSS**, le grand-père de mon mari (il est à gauche sur la photo. Il ne regarde pas le photographe et il fume.) C'est comme cela que j'ai la photo. Ces avocats se sont groupés pour défendre 54 communistes renvoyés devant la Cour d'Assises le 13 juin 1923 pour « *avoir comploté pour détruire ou changer par les armes au besoin, la forme de gouvernement* ». Ils seront tous acquittés le 26 juillet de la même année. »

<http://www.veronique-laurent-election-2014.be/content/quelques-photographies>

L'article d'Hambursin dans *Le Peuple*, du 15 août 1914, s'intitulait : « *La défense des ponts de la Meuse (Yvoir-Dinant-Anseremme)* ».